

LA FRANCE ÉLÉGANTE

ET

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

JOURNAL LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, PROFESSIONNEL

BUREAU D'ABONNEMENT : 64, RUE SAINTE-ANNE, A PARIS

GRAVURE 909 — BRODERIE — PATRON COUPÉ

VISITES DANS LES MAGASINS

QUAND le soleil, la poussière ou le vent auront hâlé votre teint et marqué votre visage de taches de rousseur; quand la couperose, les boutons, les feux vous feront regretter l'emploi des fards et autres cosmétiques dangereux, employez l'extrait de fleurs de lis de Bayle, qui se trouve à la pharmacie, 64, rue Basse-du-Rempart. Il rend en quelques jours jeunesse et beauté et efface les rides.

Le prix du flacon est de 5 fr.

On trouve à la même adresse l'eau anti-pelliculaire de Bayle, 6 fr. le flacon, et la pommade du même nom, 5 fr. le pot, remèdes infailibles pour détruire les pellicules, arrêter instantanément la chute des cheveux et les empêcher de blanchir.

La *Colonie des Indes* commence à mettre en vente ses foulards de nuances foncées, destinés aux toilettes d'automne.

Ses nouveaux dessins, quoique très variés, reproduisent les principales dispositions adoptées par la mode actuelle.

On y voit moins de fleurs que sur les étoffes claires, encore beaucoup de rayures et beaucoup de dessins cachemires ou turcs qui, par l'éclat de leurs couleurs peuvent rivaliser avec les plus beaux brochés.

Depuis que le foulard est devenu, grâce aux procédés employés par la *Colonie des Indes*, à peu près imperméable, il se porte aussi bien l'hiver que l'été, et sa souplesse, qui l'empêche de se couper, en fait l'étoffe préférée pour sortir à pied et pour les robes de chambre. Il n'est guère de trousseau aujourd'hui où l'on n'en place quelques pièces, dont un certain nombre de blanches qui servent pour les manteaux de lit que l'on fait légèrement ouatés et piqués des deux côtés.

Les femmes bien élégantes emploient même le foulard de préférence au satin pour la confection des courtes-pointes.

On les entoure d'un biais ou d'un ruban de

couleur vive sur lequel on pose à volonté une petite guipure blanche.

La maison de la *Colonie des Indes* est en mesure de répondre à toutes les demandes, et on peut juger de la perfection de ses produits en lui demandant une collection d'échantillons par lettre affranchie.

C'est à tort que beaucoup de maisons font connaître par la publicité qu'elles fabriquent seules des machines à coudre entièrement silencieuses. La maison André-Fontaine, qui reçoit directement les machines de l'inventeur Elias Howe, peut à bon droit se vanter de livrer au public le meilleur système de machines à coudre.

Toutes les distinctions dont elles ont été l'objet, la célébrité attachée au nom d'Elias Howe, sont certainement les meilleures garanties de la perfection de sa fabrication.

A peine est-il utile d'ajouter qu'on peut, grâce à elles, exécuter toute espèce de travaux, depuis les plus simples jusqu'aux plus compliqués.

Le prix des machines varie naturellement en proportion du genre d'ouvrage que chacune peut produire.

Pour s'éclairer sur ce point, le mieux est de s'adresser directement à la maison André-Fontaine.

L'Eau de la Floride n'est pas une teinture, c'est simplement un puissant améliorateur de la chevelure, qui, en activant les fonctions de la peau lui rend la sève colorante qui donne la nuance aux cheveux.

Trop de personnes ignorent encore qu'un cheveu est un petit tube transparent dans lequel coule une liqueur dont les éléments varient suivant la couleur des cheveux.

La raviver et l'entretenir n'est pas du tout une chose merveilleuse, mais simplement l'application d'un traitement hygiénique.

On comprend, dès lors, comment il est possible à M. Guislain de teindre les cheveux avec une eau claire.

On comprend aussi que cela ne peut se faire en un instant, et qu'il faut un certain temps pour que l'eau de la Floride produise tout son effet sur une chevelure.

Cependant, comme l'effet s'aperçoit souvent avant la fin du premier flacon, l'eau de la Floride est devenue célèbre et fera certainement la fortune de M. Guislain, comme elle fait la joie de tous ceux qui l'emploient.

M. Bonnamy recommande beaucoup à toutes les personnes qui, sur notre invitation, ont adopté l'usage journalier de tous ses produits à base d'alumine, de ne pas faire usage d'autres

cosmétiques si elles veulent s'apercevoir de l'efficacité des siens.

Ceci est tout à fait important pour les savons et pour les fards.

On comprend, en effet, que chaque maison ayant une méthode particulière de fabriquer ses cosmétiques, il peut arriver que les éléments qui entrent dans la composition des uns nuisent essentiellement aux autres.

La pommade au quinquina, contre la chute des cheveux, qui a toujours été renommée, avant même que la maison Laboullée fût dirigée par M. Bonnamy, est aujourd'hui de sa part l'objet des plus grands soins.

Comme l'usage du quinquina n'est pas du tout chose indifférente, et que son absorption agit sur toute l'économie, il en prépare une qualité toute spéciale destinée aux jeunes enfants et y apporte cette délicatesse que mettent dans la pratique les parfumeurs qui ont été pharmaciens.

La maison Martougen fait de petites machines indispensables à tous les ateliers.

Aujourd'hui que les ornements se multiplient sur les moindres robes et qu'ils sont descendus des corsages sur les jupes, la rapidité avec laquelle elles fixent les galons, les velours, les têtes de volants, les lacets et toute espèce de menue passementerie, les rend plus précieuses à posséder qu'un groupe d'ouvrières.

Leur emploi est aujourd'hui devenu général, même dans les familles, et elles permettent à beaucoup de femmes d'élever le niveau de leur élégance sans augmenter le chiffre de leur budget.

Si l'on compare la dépense une fois faite de leur acquisition avec l'économie qui en résulte, on s'apercevra qu'au bout d'un temps très court le prix d'achat est couvert.

JULIE DE PUISIEUX.

COURRIER DE LA MODE

Les modes d'automne ne sont pas encore fixées, mais on voit déjà quelques modèles dans les maisons qui s'occupent spécialement de la nouveauté.

Une maison fort élégante, et qui a commencé sa réputation depuis déjà quelques années, la maison Bérangère, vient de s'établir, avec un grand luxe, boulevard des Capucines, 6.

Elle prépare, dans ce moment, une variété de modèles très magnifiques de ces robes mi-partie velours et satin.

Les plus charmants nous paraissent être ceux qui sont d'une seule couleur, car la différence de tissu produit tout naturellement une différence de tons.

Nous avons admiré particulièrement les deux robes qu'elle vient d'envoyer, à Nice, à lady S..., l'une en velours iris, jupon de satin pareil, l'autre en velours nuance vin de Bordeaux, jupon uni, pékiné, à raies de velours et de satin.

La robe iris avait des revers derrière; un pouf modéré qui semblait retenu par une cordelière de passementerie plate partant des deux côtés de la taille, remontant sur le corsage où elle décrivait un ornement carré; cette passementerie très étroite sur le corsage, allait toujours s'élargissant jusqu'au pouf sur lequel elle se croisait et était terminée par un très long effilé.

La tunique, longue derrière, avait tout autour un bouillonné de satin iris et une frange de même nuance.

Le jupon se voyait très peu derrière et était découvert très haut devant; il avait pour tête un bouillonné de satin pareil à celui qui entourait la tunique.

La mancheplate n'avait d'autre ornement qu'un double revers montant presque jusqu'au coude et orné de très petits biais bouillonnés.

La robe vin de Bordeaux était faite avec tunique à grandes dents; au milieu de chaque dent était jeté un bouquet brodé, composé exclusivement de cordonnet, de perles de grenat et de perles de jais noir, toutes très petites.

Le corsage n'était pas brodé, il avait seulement des épauettes en biais, très larges et ne couvrant que la partie supérieure de l'épaule, sur lesquelles se reproduisait la même broderie. Le revers du bas de la manche portait le même ornement.

Trois rouleaux de satin vin de Bordeaux entouraient la tunique, les épauettes et les parements.

Ces robes, d'un grand luxe, peuvent être facilement imitées en les simplifiant. Elles gardent ainsi leur cachet d'originalité, et la coupe gracieuse de la maison Bérangère y est cependant conservée.

On s'y occupe également beaucoup de la confection des toilettes noires, et d'ici à quelques

jours on y pourra voir des robes de velours, de faille et même de cachemire d'une distinction et d'une nouveauté parfaites.

La maison Bérangère fait aussi des modes, et assortit admirablement le chapeau à la toilette, ce qui devient de jour en jour plus adopté par les femmes élégantes.

Ses nouveaux chapeaux diadèmes seront certainement les plus jolis de la saison prochaine.

Les écossais nous sont revenus, et sous leur meilleure forme, c'est-à-dire en tartans; il faut des formes toutes particulières pour employer avec grâce cette étoffe chaude, épaisse et molle.

Le carrick irlandais qui se compose d'une sorte de pèlerine-cardinal jetée sur une jupe coupée en biais, jupon pareil et uni, a un style tout particulier.

Les écossais forty-secoud (vert et bleu) et robroy (rouge et noir) sont les plus distingués.

Le noir et blanc, à la condition que le damier en soit très large, fait aussi fort bon effet, surtout si on a le soin de le couper en biais.

Pour les vêtements plus simples que le velours et moins ordinaires que le tartan, il nous faut rappeler la maison Leclère-Vollant, qui vient d'ouvrir son exposition de modèles d'automne.

On sait qu'elle embrasse à la fois les robes, paletots, manteaux et les petites fantaisies d'intérieur, telles que vestes, ceintures, coins du feu, etc...

Nous citerons particulièrement ses costumes noirs dont les corsages forme paletot ont l'avantage de pouvoir être portés comme confections.

Un très joli modèle est celui de faille noire entouré d'un volant, retenu par un bouillonné de satin noir; il est accompagné d'une pèlerine-cardinal entourée de même et relevée dans le dos par un chou de satin noir.

Ses mantelets-Maintenon, arrondis derrière, à pans carrés devant et avec petite pèlerine-monsieur faits en cachemire entourés d'un biais de satin de noir ont également beaucoup de distinction et conviennent à tous les âges.

Tous les grands magasins de Paris s'occupent activement de la saison d'automne, c'est une sorte de course au clocher où le premier arrivé avec de jolis modèles et de véritables nouveautés est sûr d'être vainqueur.

Cette année, le suffrage public désigne les grands magasins du *Coin de Rue* comme ayant remporté le prix.

C'est, en effet, un spectacle plein d'éclat et d'intérêt, que celui de ces galeries où se presse la foule et encombrées de marchandises de tout genre.

Les grands magasins du *Coin de Rue* embrassent tout : les étoffes, les cachemires, le linge, la confection et même les robes faites, et cela sur une échelle si considérable qu'on peut y voir le modeste vêtement de l'ouvrière et le costume le plus luxueux de la grande dame.

Quelques maisons ont déjà offert des costumes à très bon marché dont la façon était comptée presque pour rien.

Le *Coin de Rue* fait bien mieux : il demande pour un costume à peine le prix de la façon, et il donne l'étoffe pour rien.

Ainsi, il offre un assortiment de jolis costumes d'automne en lainage fantaisie, composés d'une jupe et d'un petit paletot, ornés d'un petit volant gansé, au prix de 9 fr. 50, et depuis cet humble point de départ, il s'élève jusqu'aux choses les plus somptueuses, sans qu'il y ait interruption dans la progression de ses produits.

La mode continue à être aux rayures, toutes celles qui peuvent être faites en toutes étoffes il les possède.

Ses satins pékinés, à raies de toutes couleurs, pour jupons, qualité supérieure, sont cotés à 5 fr. 90.

Ses velours de soie du même genre commencent à 9 fr.

Les satins unis et les velours de toutes nuances destinés aux tuniques qu'on portera avec ces mêmes jupons sont livrés à des prix aussi exceptionnels.

Ces miracles de bon marché ne sont possibles qu'aux grands magasins du *Coin de Rue* qui soldent les affaires par millions et se contentent de bénéfices qui ruineraient toute autre maison ayant des débouchés moins considérables.

On retrouve le même système d'opérations à tous ses comptoirs.

Ils mettent en vente des tapis et des étoffes pour meubles qui ne permettront plus à personne de montrer un tapis usé ou des meubles fanés.

Ses comptoirs de lingerie nouvellement ouverts, présentent le même caractère d'une réunion de choses sérieuses et de fantaisies charmantes qui est dans les habitudes de cette maison.

Nous reviendrons avec détails sur les articles les plus saillants des grands magasins du *Coin de Rue*.

Ceci n'est que l'expression de l'effet que produit un premier coup d'œil jeté en passant sur ces immenses galeries.

JULIE DE PUISIEUX.

LA MAGLASTEN

LÉGENDE SUÉDOISE

I

Si jamais vous visitez la Scanie, ce grenier de la Suède, cette contrée pittoresque où des collines doucement ondulées portent de riants villages, où de grands parcs entourent les demeures seigneuriales, ne manquez pas de vous arrêter au château de Liunghy.

Le château de Liunghy se dresse avec majesté du sein des chênes et des bouleaux qui lui forment une verte ceinture. Mais, quelque imposant que soit son aspect, quelque riches que soient ses appartements, où le luxe moderne contraste avec la sévérité des meubles antiques, il ne vous offre rien d'aussi curieux qu'une corne toute ciselée, garnie en vermeil et posée sur un pied d'argent que décorent plusieurs figures.

En Suède, il existe bon nombre de ces cornes qui jadis servirent de coupes aux guerriers scandinaves dans les fêtes solennelles.

Celle-ci n'est pas un simple vestige du passé, un legs fait des aïeux oubliés ; elle a son histoire, une histoire légendaire, qui vaut la peine d'être racontée.

II

C'était vers l'an 1490, à l'époque où le valeureux Stenon Sture, bouclier vivant de la Suède, sauvait la patrie attaquée tantôt par les Danois, tantôt par les Moscovites, et n'avait qu'à agiter l'étendard de saint Erick pour faire lever en armes tous les paysans de la Dalécarlie.

Il y avait alors entre Christianstad et Ystad un endroit nommé Trollebo, c'est-à-dire *nid de sorcières*.

Quand tombaient les ombres grises du soir, pas un homme, eût-il le courage de Stenon Sture, ne se fût hasardé du côté de Trollebo ; car, à chaque pas, il eût cru voir se dresser devant lui les redoutables naines qui courent en rampant et devanceraient le renne le plus agile. Outre qu'elles ont pour compagnons ces forgerons ténébreux qui habitent l'intérieur des mines de fer, elles glissent le long des parois des rocs, et, fourmière de gnomes, descendent dans les profondeurs sinistres ou remontent sans avoir besoin de poulies, de cordes et de tonneau.

Les Trolles sont méchants, mais encore, en les prenant par l'amour-propre, peut-on en recevoir certains services tandis que les Trollides, voulant

sans doute rehausser l'exigüité de leur taille par la suprématie de leur domination, ne font grâce à aucun des malheureux qui se penchent vers elles pour les écouter.

Et qu'on ne juge pas de la force de ces sorcières par leur petite stature.

Au Trollébo, il y a une pierre gigantesque, un bloc de trente pieds sur vingt-quatre de large et vingt de haut. En vain, dans la contrée où tout se bâtit soit avec le sapin, soit avec la brique de Hollande, se demanda-t-on souvent comment une pierre si démesurée avait pu sortir de terre. A quoi les vieilles femmes répondaient en branlant la tête : « La *maglasten* était là quand nous vîmes au monde, et les aïeules de nos mères l'ont bien connue. »

On croyait savoir cependant à quelle époque la pierre magique avait fait son apparition. Quand la Scanie fut évangélisée, quand la première église eut dressé son clocher, les naines conçurent une violente colère. Réunissant leurs forces, elles apportèrent et brandirent cette masse granitique afin de démolir l'église en écrasant aussi les fidèles.

Les anciens dieux, chassés de leur Edda et privés de l'hydromel céleste, Odin, Freia, Thurr, Balder, en étaient donc réduits à se venger par le bras des naines.

Mais Christus veillait du haut de son ciel. Il n'eut qu'un signe à faire, et soudain la pierre échappa aux Trollides. L'église fut préservée et la messe s'y acheva paisiblement.

Chaque année, dans la nuit de Noël seulement, les naines ont la permission d'élever plusieurs piliers et d'y poser leur pierre, qui devient de la sorte une voûte sous laquelle ces petites fées forment des danses.

Comment peuvent-elles soulever ainsi la *maglasten*? Un enfant ne ramasserait pas plus aisément une plume que le cygne sauvage laisserait tomber dans son vol rapide.

Nul ne pouvait dire : « J'ai vu danser les naines ; » car celui-là eût été traité d'imposteur ; mais tous affirmaient que la *maglasten* était portée par des piliers durant toute la nuit de Noël.

III

Au manoir de Liunghy, il y a une noble dame que ces rumeurs ont mise en grand émoi.

C'est Yolande Ufstand, la plus belle et la plus vertueuse des châtelaines de la Scanie.

Yolande était veuve ; elle n'avait pas autour d'elle une couronne de doux enfants : son cœur, n'étant pas ouvert à la tendresse maternelle, s'ouvrit à la curiosité.

— Qu'avez-vous, maîtresse ? Pourquoi faites-vous de si ferventes oraisons à la sainte Vierge ? Pourquoi la lampe veille-t-elle dans votre chambre à l'heure où les ténèbres apportent le sommeil bienfaisant ?

— Je suis inquiète de ce qu'on dit des naines.

— Que peut-on vous avoir dit des naines qui depuis longtemps ne soit connu de vous ?

— C'est parce que chaque année on me répète la même chose, que je voudrais savoir si je dois y ajouter foi.

— Et quelle est cette chose ? demanda Gertrude, la vénérable nourrice d'Yolande.

— Tu as le droit de m'interroger, répliqua la noble dame, car tu as été ma nourrice et je t'ai en grande affection, chère vieille mère. Donc, je suis en peine de savoir s'il est possible que, dans la nuit de Noël, les naines lèvent la *maglasten* et la posent sur des piliers, comme nos paysans façonneraient sur des branches de sapin leur toiture de mousse.

— Oh ! ma fille, ne laissez pas pénétrer plus avant dans votre cœur cette pensée inquiète. Ne vous mettez pas davantage en souci des mystères qui doivent échapper à l'œil humain. Les fées n'aimant pas qu'on s'occupe de leurs œuvres ; et, puisqu'elles recherchent les solitudes pour y prendre leurs ébats, c'est la preuve qu'elles fuient tout témoin. Malheur à qui, par une curiosité indiscrete attirerait leur colère !

— Peu m'importe, nourrice, la colère des naines ! Je suis dans mon bon château de Liunghy, que m'a légué mon maître et seigneur Loepeld. J'ai dans mon oratoire de saintes reliques ; donc, je n'ai rien à craindre. Oh ! qui m'apprendra la vérité sur la *maglasten* ?

La noble dame disait cela en marchant avec vivacité et embrassant du regard ses serviteurs qui se trouvaient réunis dans le promenoir.

Ceux-ci comprirent cette sorte d'appel et restèrent muets d'effroi, se serrant les uns contre les autres.

— C'est, continua la dame, cette nuit même que la terre fête la naissance du Sauveur. Est-il vrai que cette nuit les naines vont venir déraciner leur pierre magique ?... Ah ! s'il se trouvait parmi vous un homme assez courageux pour aller voir par là ce qui s'y passe, je promets, par le ciel, de lui donner un habit neuf et mon meilleur cheval.

Les serviteurs frissonnèrent devant cette offre directe.

— Se peut-il que vous, qui pour la plupart avez combattu contre les Danois, vous soyez devenus si lâches !

IV

Un homme, qui était entré depuis quelque temps et ne s'était pas montré, sortit du cercle.

Il avait le front haut, l'air fier, le visage tailladé de balafres reçues à la guerre.

C'était Christian, le propre frère de la noble dame.

A sa vue, elle jeta un cri de joie. Il avait été si longtemps absent, si longtemps prisonnier des Danois !

— Est-ce bien possible que le ciel me rende mon valeureux frère ! Ne fais-je pas un rêve ?

— Non, Yolande, vous ne rêvez pas : le sort s'est lassé de peser sur moi. Je suis libre, libre ! s'écria-t-il en agitant les bras, et jamais je n'eus plus besoin de mouvement et d'aventure. C'est pourquoi, ô ma gentille sœur, je me réjouirai de tenter l'entreprise dont l'idée seule cause le frisson à vos serviteurs.

— Vous ! murmura la châtelaine. A peine arrivé vous iriez... Oh ! non ! je ne le veux pas.

— Et, je le veux, moi... parce que, pour un chevalier, le plaisir est dans le péril.

Elle joignit les mains, s'accusant tout bas.

— Quant à votre habit neuf et à votre meilleur cheval, vous les donnerez aux bons moines d'Efstad, et ce sera pour leurs pauvres.

Et sans écouter les supplications de la châtelaine, le chevalier ajouta gaiement :

— Mesdames les naines, ce sera affaire à vous. Je vais disposer toute chose pour mon départ.

V

La nuit a apporté ses ténèbres et ses rafales. Le vent chasse une neige fine qui se colle aux branches des sapins et fait frissonner les bouleaux. A travers l'ombre épaisse, vous entendriez alterner des plaintes et des sifflements aigus. Noël descend dans les brumes du Nord, ce Noël qui fut si lumineux et si poétique sous le ciel de l'antique Judée. Les rochers eux-mêmes ressentiraient ce froid sinistre et persistant, car la nuit a apporté toutes ses ténèbres et toutes ses rafales.

Rien ne l'arrête cependant, ce cavalier qui presse de ses genoux, soutient de la voix son bon cheval, et lui dit : « Courage ! » quand le pauvre animal glisse et trébuche sur le sol durci. En vain les flocons de neige pénètrent-ils dans ses yeux, en vain le givre fait-il hérissier sa barbe, en vain le vent agite-t-il les plis de la sarmarre qui recouvre sa cuirasse d'acier, rien n'arrête le cavalier.

— En avant, mon vieux compagnon, en

avant ! tu as vu bien d'autres périls et supporté de bien autres souffrances quand nous combattions aux côtés du glorieux Stenon Sture. Alors ce n'était pas le froid qui nous accablait, mais bien la chaleur du combat. Nous avons passé par des pluies de flèches et des bûchers de villes ; nous savons ce que c'est que la mort. Ainsi, en avant ! mon vieux compagnon, en avant !

Le cheval hennit et tantôt baisse la tête, tantôt l'agite avec terreur.

En prêtant l'oreille, on commençait à distinguer un bruit sourd et monotone, comme un ensemble de voix qui n'auraient toutes que le même son et s'uniraient dans une mélodie bourdonnante.

On entendait une sorte de piétinement cadencé, et cependant ce piétinement n'est pas celui que produit une danse de jeunes hommes et de jeunes filles.

Le cheval hennit et tantôt baisse la tête, tantôt l'agite avec terreur.

— Plus lentement, plus lentement, mon vieux compagnon ! ayons de la prudence ; examinons bien ce terrain. A présent, nous ne devons pas être loin de la *maglasten* ? Peut-être sont-ce les naines qui bourdonnent ainsi ; peut-être leurs petits pieds réunis font-ils ce bruit de pas ? Plus lentement, plus lentement, mon vieux compagnon !

VI

En ce moment la lune se leva, déchirant le rideau de nuées brunes qui l'avaient voilée. Sa clarté d'or pâle se refléta en plein sur le tronc noir des arbres et donna un étrange miroitement à la neige qui chargeait les branches. On eût dit que tout devenait aérien et transparent : les vapeurs de brouillard étaient transpercées par les rayons ; l'horizon se découpait maintenant avec sa ligne circulaire : la *maglasten* commença à apparaître.

A mesure que le chevalier avançait, le bloc devenait plus distinct. A cent pas, il se dressa, dans toute sa majesté, sur quatre énormes piliers qui semblaient avoir dû le supporter éternellement, tant ils étaient d'aplomb et équarris avec symétrie.

— On ne t'avait pas trompée, ô ma noble sœur, pensa Christian. Oui, pour la nuit de Noël, la *maglasten* est puissamment soulevée : oui, le bloc devient une toiture.

— Arrêtons-nous, mon fidèle compagnon, nous voici au pays des Trolles et des Trollides.

Le cheval ne hennissait plus ; il dilata ses yeux

et souffla de toute la force de ses naseaux ; deux naines s'était accrochées à la bride.

VII

L'une des naines tenait une corne merveilleusement ciselée, l'autre un sifflet d'argent.

Bien que leur petite taille permit à peine de les voir, on pouvait remarquer que leurs traits étaient d'une rare beauté : mais cette beauté même offrait quelque chose d'inférieur, et un sourire sarcastique relevait les coins de leurs lèvres fines.

Le bon chevalier fit mentalement une prière à son glorieux patron, tout en s'affermissant sur les étriers.

— Bonsoir, ami, dit une des naines. Encore que tu sois bien hardi de venir surprendre nos mystères, nous te pardonnons, car le courage nous plaît : les hommes ne nous y ont pas accoutumés. Bonsoir donc, et sois le bienvenu.

Les deux naines se prirent à rire en même temps. Les deux voix étaient si claires, qu'elles donnaient le son de la musique des cigales.

— Nous ne connaissons pas, dit la seconde, d'autre pouvoir que celui du Roi de la Montagne. Le Roi de la Montagne est le seul de qui nous recevions des ordres, du haut de la *maglasten* il t'a aperçu, et il a dit : C'est bien ! celui-là a dû être élevé parmi les taureaux. Et il nous a enjoint de t'apporter cette corne et ce sifflet. Avec ce sifflet tu attireras à toi autant de chevaux sauvages qu'il te plaira. L'hydromel contenu dans cette corne te rendra invulnérable à la guerre. Accepte nos présents, et tu auras sujet de t'en réjouir.

Christian prit avec simplicité le sifflet, qu'il suspendit à son cou afin de l'offrir à sa sœur, et la corne ciselée pour y boire l'hydromel.

Après une telle course et par le froid rigide qui l'enserrait, le chevalier n'était pas fâché de connaître la qualité du breuvage dont le Roi de la Montagne avait pu garnir son foyer granitique.

Il remercia les naines d'un signe de tête et leva la corne pour boire.

VIII

— Arrête, malheureux ! arrête, si tu ne veux périr !...

Ces mots prononcés d'un accent ferme, bien que doux, firent tourner la tête au chevalier.

Celui-ci avait pu être étonné par le spectacle de la danse magique : mais il fut saisi d'une respectueuse admiration à la vue d'un adolescent

si beau et si radieux, qu'il illuminait la terre et le ciel. L'aurore boréale n'a pas plus de clarté lorsqu'elle embrase les nues et empourpre les cimes de la chaîne des Dofrines.

Pas n'eut besoin Christian de demander : « Qui êtes-vous ? » à celui qui apparaissait dans un vêtement de rayons.

L'adolescent ne prit garde au grincement de dents des naines et de leurs sœurs, qui étaient accourues ; il continua de la sorte :

— Ta dévote oraison a été entendue par ton patron. Et comme ton patron ne peut quitter à son souhait le paradis, il m'a prié de venir te protéger. En un coup d'aile j'ai été près de toi. Adonc, pauvre homme, ne bois pas ce poison, et fuis au plus vite.

Sans laisser à Christian, éperdu, le temps de le remercier, il disparut. L'ombre qui enveloppa de nouveau le paysage sembla d'autant plus sinistre et plus épaisse.

Aussitôt Christian rejeta en arrière la liqueur contenue dans la corne, tourna bride et reprit au galop le chemin du manoir.

Le breuvage tomba en partie sur la croupe du cheval, qui bondit de douleur et perdit immédiatement ses poils. Mais le fidèle cheval, sentant le danger, n'en courut que plus vite.

Christian se disait : « J'ai vu les mystères des fées, et je rapporterai à ma chère Yolande la corne et le sifflet. Merci, ô mon patron ! merci, ô doux séraphin ! »

IX

Le cheval précipite sa course sans se soucier de la neige et des eaux glacées qui forment des miroirs perfides. Sa crinière flotte au vent, ses naseaux sont haletants, un feu semble jaillir de ses yeux dilatés.

Mais derrière le cheval on ne court pas moins vite.

Toute une légion de naines s'est mise à la poursuite du cavalier.

On peut entendre leurs petits pieds bondir comme le volant sur la raquette ; on peut entendre leurs rires de dédain menaçant. Elles sont aussi nombreuses que les feuilles de toute une forêt de bouleaux.

Ne tourne pas la tête, ô pauvre Christian ! car tu éprouverais le vertige, rien qu'à voir l'espace couvert de cette myriade de Trollides, qui vont plus serrées et plus rapides qu'une nuée de sauterelles dans les grands déserts de sable.

— Hourrah ! hourrah ! nous l'atteindrons bien. Hourrah ! tu n'as que les quatre jambes de ton cheval. Hourrah ! nous te prendrons et te

dépécérons sur la *maglasten*. Hourrah ! puisque tu as refusé de boire de notre hydromel, nous boirons ton sang goutte à goutte. Hourrah ! hourrah !...

— Va, mon fidèle ami, s'écrie le chevalier. Voici les hautes tours de Liunghy... Encore un effort, et nous sommes sauvés !

X

La sentinelle du guet, postée à la poterne du pont-levis, attendait avec anxiété le retour de Christian.

Les gens du manoir aimaient le frère de leur maîtresse, et ils s'étaient dit tristement l'un à l'autre :

— Celui-là ne reviendra jamais qui a été à la *maglasten*, dans la nuit de Noël.

— Ouvre ! ouvre ! c'est moi !

Christian franchit le pont-levis avec la rapidité de la foudre.

— Relève le pont, bien vite ! bien vite ! Les naines me poursuivent.

Il n'était que temps. Le bruit des petits pieds se rapprocha. Les naines durent s'arrêter au bord du large fossé.

Déjà Yolande, pleine de joie et d'admiration aidait ses suivantes à prodiguer des soins au chevalier.

— Oh ! que tu es brave, mon Christian !... comme je reconnais en toi notre père !

Des milliers de voix retentirent à l'unisson, telles que les grosses gouttes d'une pluie.

— Viens à ton balcon, noble dame, pour nous écouter.

— Que voulez-vous, messagères d'enfer !

— Notre roi nous a chargées de réclamer la corne et le sifflet traîtreusement dérobés par ton frère.

— Mon frère n'est ni un traître ni un larron. En allant à vous, il a obéi au commandement de son propre courage ; en me rapportant ces deux talismans, il m'a témoigné son amitié.

— Prends garde, noble dame. Si tu nous rends la corne et le sifflet d'argent, ta famille ne s'éteindra jamais et deviendra toute-puissante dans le royaume. Si au contraire, tu refuses de nous les restituer, la terre de tes aïeux tombera en des mains étrangères, et le château d'où tu te ris de nous sera consumé trois fois par la foudre.

Yolande, incertaine, demanda une heure pour se décider.

Sa nourrice était accourue, en lui disant :

— Ma fille, ma fille, j'avais eu raison de m'alar-

mer... Il y aura un malheur cette nuit, cette nuit même. Venez assister monseigneur Christian.

— Christian !... répéta la châtelaine avec un cri d'angoisse.

XI

Le brave se mourait. Déjà son cheval était mort.

— Oh ! doux frère, dit avec des sanglots la châtelaine tout échevelée, est-il possible que tu trépasses ainsi !... Malheur à moi qui t'ai envoyé à ta perte !...

Christian se ranima à la vue d'Yolande. Un faible sourire éclaira son visage livide.

— C'est moi, dit-il, qui ai voulu tenter l'entreprise. Je la referais encore, n'ayant jamais reculé devant un péril.

— O Christian ! Christian ! guérissez et j'irai en terre sainte demander pardon à Dieu de mon péché.

— Hélas ! petite sœur, je ne guérirai pas. Mais j'aurais pu aussi bien être tué par les Danois ; et je meurs consolé, puisque je vous ai revue ! Je veux mourir en chrétien, priez l'aumônier de venir à mon chevet.

XII

— Eh bien ! noble dame !... L'heure s'est écoulée... As-tu réfléchi ? Rendas-tu les talismans ?

— Partez, naines maudites, vous qui avez tué mon frère Christian ! Je ne rendrai ni la corne d'ivoire ni le sifflet d'argent, car c'est le legs d'un brave.

— Hourrah !... ton château sera consumé par la foudre...

— Peu m'importe si mon château doit périr un jour sous le feu du ciel, puisque déjà mon cœur est consumé par la douleur !...

XIII

Une faible clarté commençait à blanchir l'extrême limite de l'horizon.

Les naines diligentes reprirent en courant le chemin du *Trollebo*.

Elles n'avaient pas de temps à perdre ; car il fallait qu'avant le jour la *maglasten* eût été descendue de ses hauts piliers.

XIV

Fils de bonne mère, si vous ne voulez partager le sort du chevalier Christian, n'allez pas voir, dans la nuit de Noël, comment dansent les *Trolles* et comment le Roi de la Montagne boit son hydromel sur le sommet de la *maglasten*.

ALFRED DES ESSARTS.



606



909

909



909

909

1 Oct 1868



LE VIOLON MAGIQUE

ou

LE CHRIST EN VOYAGE

CONTE FLAMAND

L'atmosphère était lourde et chargée.

Un homme qu'on eût pu prendre pour un vieillard, lourdement appuyé sur un bâton noueux, cheminait paisiblement sur la route de Bruges à Ostende.

Harassé, il s'arrêta devant une ferme de riche apparence, et, s'adressant au maître, qui surveillait d'un œil exercé et jaloux la rentrée de ses moissons, il sollicita un verre d'eau pour se désaltérer, un coin de sa grange pour se reposer.

Le maître de la ferme le repoussa durement.

— Arrière! va-t'en d'ici, vil mendiant, s'écria-t-il avec fureur. Les gens de ta sorte ne peuvent apporter le malheur partout où ils s'arrêtent.

— Voyez, supplia le vieillard, mes membres sont brisés par la fatigue de la route, mes pieds ensanglantés par les cailloux des chemins!

— Va-t'en, te dis-je.

— Pitié, je n'en puis plus!

— Mais, va-t'en donc, cria encore une fois le fermier exaspéré, si tu ne veux pas que j'envoie mes chiens mettre en lambeaux les misérables restes de tes haillons.

Le vieillard s'éloigna en soupirant, et leva les yeux vers le ciel.

Quelques pas plus loin, il étendit la main vers cette demeure inhospitalière.

Au même instant, le ciel s'obscurcit.

De nombreux éclairs fendirent la nue et le tonnerre remplit les échos d'alentour de ses grondements formidables.

Puis, la foudre s'abattit sur les bâtiments de l'avare.

En moins d'une heure, il n'y eut plus là, où s'élevait tout à l'heure une riche ferme gorgée d'abondantes récoltes, qu'un monceau de ruines, qu'un amas de cendres.

Le mauvais riche et ses biens immenses avaient disparu.

Plus loin, le Christ, car c'était lui qui voyageait incognito, rencontra un pauvre colporteur, courbé sous le poids de son fardeau.

— Ami, lui dit-il, je suis fatigué, j'ai faim, j'ai soif, et je ne me sens pas la force d'aller plus loin.

— Pas même jusqu'à l'hôtellerie voisine? Je vous y ferai faire bonne chère.

— Vous êtes bien heureux d'être riche!

— Moi! riche? pas du tout. Seulement quand il y en a pour un, il y en a pour deux. Allons, venez!

— Je ne le puis pas. Je succombe à la fatigue.

— Alors, attendez-moi là; j'irai pour vous et pour moi, et vous n'y perdrez rien.

En parlant ainsi, le colporteur avait laissé glisser son fardeau à terre.

Il le déboucla, et en sortit une gourde.

— Tenez, en attendant, dit-il au Christ, buvez-moi ça; vous m'en direz des nouvelles.

Le Christ prit la gourde et but.

— Merci, fit-il, et soyez béni, vous qui avez l'âme bonne et compatissante; mais il est inutile d'accroître votre fatigue en allant à l'hôtellerie... cela me suffit. En échange du service que vous m'avez rendu acceptez ceci, c'est tout ce que je possède.

— Mais c'est un instrument magnifique que vous m'offrez là, exclama le colporteur, qui s'y connaissait, et dont le prix pourrait vous aider à poursuivre votre route. Je refuse. Allez-vous loin?

— A l'autre bout du monde.

— Raison de plus pour suivre mon conseil.

— Je ne puis vendre cet instrument; personne ne me l'achèterait, et il en sera de même pour vous si jamais vous cherchiez à vous en défaire, mais je puis le donner; acceptez-le donc en souvenir de moi; il possède des vertus inconnues, et peut-être ne regretterez-vous pas trop, un jour, de m'avoir rencontré.

Le Christ prit son bâton et se remit en route, laissant le colporteur assez embarrassé du don qui venait de lui être fait.

Quand il se retourna, le Christ avait disparu.

Le lendemain, le colporteur entra dans une ville de Brabant, Ravenstein, si mes souvenirs ne me trompent pas.

Le seigneur du lieu mariait sa fille à l'un de ses favoris.

Les paysans étaient en liesse, car rien n'avait été épargné pour donner une grande solennité aux fêtes du mariage.

Joutes, carrousels, rien n'y manquait, ce qui mit notre homme en gaieté.

Voulant participer à la joie commune, car il était d'humeur joviale, le colporteur prit son violon et, à tout hasard, il se mit à en jouer.

L'effet qu'il produisit fut immense.

Ses doigts semblaient être dressés depuis longtemps à cet exercice, et les sons que rendait l'instrument étaient merveilleux.

Si bien qu'en moins d'une minute, nobles et

manants, grandes dames et chambrières, soldats et roturiers se mirent à danser à qui mieux mieux.

Il n'y eut pas, même jusqu'aux chiens et aux chevaux, un seul être vivant qui pût résister aux accords du merveilleux instrument.

En présence d'un pareil scandale, le seigneur de Ravenstein, voulut, au moins par dignité, conserver l'apparence du calme; mais les efforts qu'il faisait pour maintenir son cheval, magnifique étalon, que les hennissements des cavales de l'escorte mettaient en belle humeur, ne firent qu'exciter davantage l'animal.

Le colporteur jouait toujours.

Le seigneur de Ravenstein, entraîné malgré lui dans ce tohu-bohu, fut enfin désarçonné et roula lourdement à terre, au bruit des huées et des rires de la foule.

Enfin, fatigué lui-même, le colporteur s'arrêta.

Comme par enchantement, tout rentra dans l'ordre.

Mais le seigneur, furieux de sa déconvenue, voulut tirer vengeance de son affront.

Il dénonça le colporteur au lieutenant criminel comme un émissaire du gouvernement autrichien ou espagnol, ce que l'on crut sans peine; car, à l'époque dont nous parlons (1609) à la suite d'une trêve conclue après l'insurrection des sept provinces unies, entre les puissances belligérantes qui se disputaient la possession du Brabant, cet ancien duché de l'empire germanique avait été divisé en deux parties.

La seigneurie de Ravenstein formait alors la troisième région de la partie la plus importante de la généralité, et était une cause continuelle de contestation.

Mais assez d'histoire, puisqu'il ne s'agit que d'un conte légendaire.

Considéré comme espion, le colporteur fut arrêté, chargé de chaînes et plongé dans un affreux cachot.

On instruisit son procès.

Au bout de trois jours on le fit comparaître devant les juges qui le condamnèrent à être pendu, comme perturbateur du repos public et ayant « de connivence avec l'enfer, à l'aide de philtres et sortilèges, voulu causer la mort du noble seigneur de Ravenstein. »

Dire que le colporteur envisageait sa position avec calme serait peut être bien téméraire, et nous ne croyons pas trop nous avancer en disant que, intérieurement, il ne devait pas être très satisfait de la rencontre qu'il avait faite trois jours auparavant.

Cependant il était calme.

En songeant à la bonne et douce figure du Christ, il se disait :

— Il est impossible que ce brave homme ait voulu me tendre un piège.

Le lendemain, on le tira de sa prison pour le conduire au supplice.

C'était jour de marché, la foule était immense.

Le patient, malgré la secrète confiance qu'il éprouvait, n'était rien moins que rassuré.

On l'amena sur le lieu du supplice, lié, garrotté et entouré d'une nombreuse escorte, armée jusqu'aux dents, car en dépit de tout ce qu'on avait pu dire et faire pour motiver la condamnation de l'infortuné colporteur, celui-ci avait éveillé quelque sympathie, et l'on craignait une manifestation en sa faveur.

Au pied de l'échafaud on lui lut son arrêt, puis on le hissa sur la plate-forme.

Là, il se souvint de son pauvre violon, et demanda au bourreau de le lui faire voir une dernière fois.

Celui-ci acquiesça à sa demande, après toutefois en avoir référé au seigneur qui ne crut pas devoir refuser au condamné ce qu'il réclamait de lui.

Quand le colporteur fut en possession du bienheureux instrument, il demanda à ce qu'on le débarrassa de ses liens, ce qu'on fit non toutefois sans prendre de minutieuses précautions.

Dès qu'il eut les mouvements libres, le condamné fit vibrer les cordes de l'instrument.

L'effet fut magique.

Les soldats abandonnèrent leurs armes, les chevaux hennirent et le branle commença.

Des quadrilles fantastiques, échevelés s'organisèrent de tous côtés.

Ce n'était partout que cris furibonds, que trépignements de joie.

Le seigneur lui-même, abjurant toute retenue, toute pudeur, s'empara d'une ribaude, et ne se montra point le moins enthousiasmé dans cette sarabande infernale.

Le colporteur vit un chance de salut dans ce désordre et joua de plus belle, puis il descendit de la plate-forme, traversa la foule haletante, ivre sans cesser de jouer de son violon, et sortit de la ville sans encombre.

Aussitôt l'influence magique cessa.

Une fois remis, chacun se prit à songer au patient, mais on ne le trouva plus.

Furieux, le seigneur mit toutes ses troupes sur pied, et promit une forte récompense à celui qui

lui ramènerait pieds et poings liés l'infortuné colporteur.

.....
Pendant ce temps, le pauvre diable cheminait paisiblement.

Il rencontra le Christ, auquel il raconta sa mésaventure.

— Tu as cru, lui dit-il, tu as été sauvé. Maintenant, quitte la grande route, suis ce ruisseau ; quand tu le verras se perdre dans les touffes de genièvre qui bordent ce chemin de traverse, tu seras au terme de ta course, et le seigneur de Ravenstein n'aura plus aucun pouvoir sur toi. Va !

Le colporteur obéit.

Trois heures après il était arrivé au point que lui avait indiqué le Christ.

Il se trouvait au milieu d'une noce de village.

Naturellement, la pensée lui vint d'avoir encore recours à son violon, et la joie la plus expansive, la gaieté la plus folle ne cessa de régner toute la nuit.

Lui seul était infatigable.

Au point du jour, chacun se retira non sans avoir comblé le ménétrier de présents, de caresses ; mais la plus douce récompense qu'il put attendre de ses efforts se présenta à lui sous la forme d'une gracieuse jeune fille qui s'était prise d'amour pour lui.

C'était la sœur cadette de la fille que le fermier venait de marier.

Les préliminaires de la noce ne furent pas longs, et le pauvre colporteur devint à son tour un heureux époux, en même temps qu'il se trouva le plus riche fermier de toute la Flandre.

Le violon fut accroché au-dessus de l'âtre, et jamais notre héros n'osa plus y toucher, dans la crainte que l'influence magique de l'instrument ne vint troubler le bonheur dont il jouissait, et qu'il avait si bien mérité par sa charité et sa foi.

P. DUPARC.

PRÉ CATELAN. — Dimanche prochain, fête champêtre, donnée avec le concours de la musique des zouaves de la garde impériale. Chef : M. Hemmerlé.

THÉÂTRES

Jamais dizaine n'a été plus pauvre. Pas la moindre nouveauté à mettre sous la dent de la critique, et nous devons nous borner à annoncer les quelques rares nouveautés que l'on promet.

GYMNASE. — Il est question de reprendre à ce théâtre une pièce de MM. Th. Barrière et Decourcelle qui obtint, il y a un certain nombre d'années, un grand et légitime succès au Palais-Royal. Nous voulons parler du *Monsieur qui suit les femmes*, un vaudeville des mieux réussis, et pour la reprise duquel M. Montigny a, dit-on, engagé Ravel qui, depuis si longtemps, parcourt la province, et qui doit avoir un peu bien vieilli à ce métier d'artiste nomade.

Attendons sa rentrée pour le juger à nouveau.

CHATELET. — M. Hostein cesse de diriger cette scène, et va se consacrer tout entier au théâtre du Prince-Impérial. Pourquoi n'a-t-il pas fait fortune pendant sa direction. La place est bonne pourtant ; il y a obtenu de grands succès et de grandes chutes, et il a peut-être trop sacrifié aux vieilles réputations de dramaturges qui l'ont conduit à des *fours* retentissants, tels que les *Mystères du vieux Paris*.

Espérons que la nouvelle direction saura éviter l'écueil, et nous lui souhaitons les meilleures chances.

On répète l'*Armurier de Santiago*, drame par lequel on doit faire la réouverture.

GAITÉ. — *Les Fugitifs* ont disparu de l'affiche, et vont y être, au premier jour, remplacés par *Nos Enfants*, dont nous avons entendu dire un grand bien, et pour lesquels des engagements spéciaux ont été faits.

Nous rendrons compte prochainement de la première représentation de ce drame nouveau,

CIRQUE-NAPOLÉON. — Pour peu que le temps de pluie qui nous menace dure encore quelques jours, M. Dejean songera à la réouverture de son établissement du boulevard des Filles-du-Calvaire. Le Cirque de l'Impératrice n'a pas chômé, du reste, pendant l'été exceptionnel que nous venons de traverser.

PIERRE ZACCONE.

L'ONCLE — RIEN NE PRESSE

Monsieur Waringe à Léonce.

Le mariage, monsieur mon neveu, est une plus grave affaire que vous ne pensez, et je ne me hâte point de vous envoyer le consentement que vous me demandez. Je sais bien que vous pouvez vous en passer; pourtant, puisque vous me le demandez, c'est que vous désirez l'obtenir et je ne vous dis pas absolument que vous ne l'obtiendrez point; mais la chose demande réflexion: aussi ne me hâterai-je ni de dire oui ni de dire non.

Dans un sens comme dans l'autre, il y aurait précipitation téméraire, et la précipitation n'est point de mise dans les circonstances importantes. Ce n'est pas vainement que l'on m'appelle *M. Rien ne presse*.

Vous avez, m'avez-vous écrit, rencontré sur le boulevard, un ange escorté de sa mère; vous avez failli incendier les ailes de cet ange, en jetant maladroitement une allumette enflammée sur sa robe de mousseline.

Je vous ferai remarquer, en passant, que, si vous n'aviez pas la détestable habitude de fumer, la chose ne fût point arrivée.

Mais il ne s'agit pas de cela: Vous vous êtes précipité au secours de votre victime innocente et effrayée; le désastre a été évité; la robe seule a souffert; vous vous êtes confondu en excuses, comme c'était votre devoir. Touchée de votre repentir, la mère vous a répondu qu'il n'y avait point de mal; la fille vous a presque remercié. Tout cela est fort bien; mais de là au serment solennel j'estime qu'il y a loin. Vous le savez bien aussi; mais vous pensez que ces distances-là se peuvent franchir d'un bond. Or, voulez-vous me faire la grâce de ne point courir si vite et d'accepter pour un instant les béquilles de la prudence?

On m'a souvent reproché mon indécision, qui pourtant ne m'a jamais fait casser le cou; aux frondeurs, je réponds que l'indécision est souvent la sagesse; et j'avoue sans peine que je suis indécis en cette occurrence.

Il se peut qu'il y ait lieu de donner un dénouement à votre roman; mais il se peut aussi qu'il y ait à considérer...

Non! décidément, ne considérez rien, neveu

inconsidéré; mais attendez ma venue prochaine, et ne vous engagez pas plus que vous ne l'êtes auprès de M^{lle}... de fait, M^{lle} qui?

J'espère que la mère n'a pas commis l'inconvenance de vous recevoir, à titre de prétendant, sans vous connaître autrement qu'à titre d'incendiaire et sans savoir au moins notre nom, mais je vous ferai remarquer que vous avez négligé de m'instruire du sien.

Il y aurait là de quoi me faire bondir de colère, si la colère n'était incompatible avec la prudence.

Donc, je ne bondis point, mais je vais préparer mes malles avec rapidité, quoique sans précipitation.

C'est vous dire que je n'arriverai pas en même temps que ma lettre, mais vous pouvez m'attendre avant la fin de la semaine.

Adieu! je réfléchirai en route à l'accueil que je vous devrai faire, lorsqu'à mon arrivée à la gare, vous vous jetterez dans mes bras, avec votre fougue habituelle.

Votre oncle, qui ne sait pas au juste quelle épithète il devrait joindre à ce titre respectable.

PATRICE WARINGE.

Lorsque M. Waringe arriva à Paris, il trouva Léonce qui l'attendait à la gare, ayant été prévenu par une dépêche télégraphique. En effet, bien que l'oncle prudent se répandit volontiers en invectives contre ce moyen de correspondance, qu'il trouvait d'une rapidité inquiétante, il s'en servait volontiers, estimant qu'il ne faut rien condamner avec précipitation, et sans en avoir fait l'expérience.

Aussi voyageait-il en chemin de fer, tout en faisant l'éloge de l'antique patache.

Donc, en descendant de wagon, il ouvrit ses bras pour y recevoir Léonce; mais dans ces bras ouverts, Léonce ne se précipita point.

— Eh quoi! dit le vieillard surpris, tu ne m'embrasse pas?

— Mon oncle, répondit gravement le jeune homme en lui serrant simplement la main, il y faut réfléchir, n'étant point sûr de ce que vous allez répondre à ce que j'ai à vous dire.

— Comment! Quoi? Il y a déjà du nouveau?

— Non, mon oncle, et il ne peut y en avoir; mais la cause que j'ai à plaider devant vous est trop sérieuse pour que je risque de troubler le sang-froid qui nous est nécessaire par des effusions d'une précipitation inconsidérée.

— Oh! oh! je te comprends, singe audacieux; tu prétends te moquer de moi, et mon devoir serait de te maudire incontinent; mais rien ne

presse, et j'attendrai pour cela un moment plus opportun. Mène-moi d'abord dans un lieu où nous puissions déjeuner et causer en liberté.

— Rien ne presse, mon oncle.

— Comment! rien ne presse! Mais je te... Au fait, tu as raison; rien ne presse, si tu veux. Seulement, tu ne veux pas, et tu es plus impatient que moi, au fond, bien que j'aie grand faim. Allons! cesse ta diantre de comédie, et allons déjeuner.

— Soit donc! mon oncle; allons chez moi; le couvert est mis et nous irons de là tranquillement chez ma future belle-mère, qui doit nous attendre à deux heures, à moins que ce ne soit à trois ou à quatre, ou bien encore à moins qu'elle ne vienne nous surprendre.

— Comment! vous en êtes déjà là? Ta future belle-mère! Comme tu dis cela! Et elle viendrait chez toi. Au fait, ceci est d'une prudence incontestable, et cette visite domiciliaire ne me déplairait pas. Elle n'est point aussi étourdie que je le supposais, cette madame... madame... Comment s'appelle-t-elle?

— Vous le saurez plus tard, mon oncle, rien ne presse.

— Léonce, cette phrase m'agace, et je trouve que tu te montres peut-être d'une irrévérence impardonnable. Si j'en étais sûr? Mais, déjeunons d'abord; j'y réfléchirai ensuite.

Le voyageur déjeuna de solide appétit; mais il était fort contrarié de la réserve de Léonce; son cher neveu, dont il avait si souvent maudit l'impétuosité, jouait la froideur diplomatique avec un naturel irritant, si bien que, pour la première fois de sa vie, M. Waringe se sentit bouillir d'impatience, et je crois même que, par un mouvement inconsidéré, s'il ne cassa un verre, il le fêla du moins.

— Mon oncle, dit enfin Léonce, en versant le café, elle a vingt-trois mille, quatre cent trente francs de rente.

— Va te faire lanlair! et sérieusement cette fois-ci, ne te moque plus de moi d'une manière aussi inconvenante, ou je te jure que je retourne immédiatement d'où je viens. Immédiatement!

La manière dont M. Waringe répéta ce mot énorme pour lui « immédiatement » montra clairement à Léonce qu'il était temps de parler sérieusement.

— Allons, fit-il, pardonnez-moi, mon cher oncle d'avoir voulu vous montrer que, vous aussi, vous pouviez vous livrer à quelque sentiment précipité. Autrefois, vous me permettiez si bien de vous appeler « mon oncle Rien ne presse. »

— Autrefois, c'était bien; personne ne te poussait à me manquer de respect.

— A présent non plus, mon oncle, et d'ailleurs je ne m'y laisserais point pousser. J'ai voulu m'amuser un peu, sûr que je suis de votre indulgence; mais je sais bien que j'ai tort et je sais aussi que ce tort n'appartenait qu'à moi, vous me le pardonnez.

— Soit! mais je soupçonne fort qu'un mot d'ordre t'était donné, conscrit qui ne veux pas même me dire le nom de son capitaine.

— Pour ce dernier point, mon oncle, vous avez raison. Ma belle-mère, qui n'est pour rien dans les taquineries dont je viens de me rendre coupable, m'avait, en effet, prié de ne point vous faire connaître son nom, qu'elle se réservait de vous dire elle-même; mais, puisqu'il vous faut une expiation, je vais tout simplement manquer à ma promesse. Elle s'appelle...

— Eh bien? Tu hésites?

Un léger coup de sonnette, que M. Waringe n'avait pas entendu, avait frappé l'oreille de Léonce.

— Pas le moins du monde, mon oncle, elle s'appelle...

La portière venait de se soulever, et une femme d'âge mûr se tenait sur le seuil.

— M^{me} Darmange, dit-elle en s'avancant, mon cher monsieur Waringe.

L'oncle *Rien ne presse* bondit hors de son fauteuil, comme si ce nom et cette voix eussent produit sur lui un effet électrique.

— Vous! s'écria-t-il, vous, Clarisse! Et il demeura immobile, contemplant, comme hébété de surprise, la figure doucement souriante de la visiteuse.

— Moi même. Avouez que j'ai bien préparé mon coup de théâtre; et remarquez que Léonce est aussi étonné que vous, ce qui veut dire qu'il n'est pas mon complice. Donc ne le regardez pas avec ces gros yeux furibonds.

— Véritablement, mon cher neveu a l'air pour le moins aussi bête que je le puis avoir moi-même. Vous ne lui avez donc pas raconté ma sottise d'autrefois?

— Non pas, monsieur *Rien ne presse*, je vous ai laissé le soin de votre confession: je ne suis pas si imprudente que vous le croyez.

— Imprudente! Imprudente! Pourtant, vous ne connaissiez pas le joli neveu que j'ai là; et sa manière de lier connaissance...

— Est rapide, c'est vrai. Mais, mon cher ami, il m'avait dit son nom, qui est le vôtre; et cela m'a rappelé que nous nous étions rencontrés dans des circonstances analogues. De quoi s'agissait-

il? D'un accident de voiture, si je ne me trompe.

— D'un accident de voiture, en effet. Oh! je ne l'ai pas oublié; car je vous aimais réellement, Clarisse.

— Je le sais bien, et vous ne me déplaisiez pas; seulement, homme prudent! lorsque ma famille, un peu à contre-cœur, il est vrai, attendait une demande officielle de votre part, vous pensiez déjà, si vous ne le disiez pas : *rien ne presse*. Ma foi, je me suis piquée de cette lenteur peu aimable, et j'ai accepté la main qu'en fin de compte mes parents préféraient pour moi.

— Eh! j'ai assez souffert de cela pour m'en souvenir.

— Peut être! mais pas assez pour vous corriger.

— Voyons; de votre côté, Clarisse, ne vous êtes-vous jamais repentie de votre précipitation?

— Jamais, monsieur, et je trouve bon que vous le sachiez, j'ai été fort heureuse en ménage; seulement, je veux bien vous avouer que, nul bonheur n'étant parfait en ce monde, j'ai eu deux ou trois velléités de regret; et ce sont elles que j'ai voulu vous faire payer, en vous tourmentant un peu. Maintenant, en voilà assez, je pense, sur notre histoire ancienne, dont le récit ne doit ni amuser ni intéresser Léonce.

— Mais, au contraire, chère mère, il m'intéresse énormément, puisque la morale en est, et mon oncle l'avoue, que, lorsque le bonheur est là, on a tort de lui dire : *Rien ne presse*.

De fait, à la suite de cette entrevue, émeutillé par ses regrets de jeunesse, avide de s'unir au moins par des liens de famille à celle qu'il avait aimée, et dont il n'avait pas su faire sa femme.

M. Waringe étonna tout le monde par l'accès d'impétuosité auquel il fut en proie.

Semblable à ces avarés en liesse qui, une fois dans leur vie, jettent leur argent par les fenêtres plus furieusement que les prodiges, il eût voulu dévorer les délais, et traitait d'entraves ridicules les formalités qu'impose la loi.

Léonce l'observait avec une sorte de stupeur.

— Ce n'est point là, disait-il, mon oncle *Rien ne presse*.

Bride abattue! semblait être sa devise; et il ne reprit son calme et quelque chose de ses allures habituelles qu'à la sortie de l'église, quand tout fut irrévocable.

— Mon oncle, lui dit Léonce, vous serez parrain du premier né, n'est-ce pas?

— Ah! vertublen! mon neveu, répondit

M. Waringe, revenant à sa nature, quant à cela, j'espère que vous me donnerez bien neuf mois pour y réfléchir.

LUDOVIC DUPERCHE.

PATRON DÉCOUPÉ DE GRANDEUR NATURELLE

PLANCHE 909

PREMIÈRE FIGURINE

Le modèle contenu dans ce numéro est celui du petit paletot rond, demi-bouffant derrière et court devant, que représente la première figurine de la planche n° 909.

Il est bien cintré à la taille, quoique celle-ci présente un dos large, ainsi qu'il est généralement admis aujourd'hui par les couturières de premier ordre.

Le dos, large à la taille, ainsi que nous venons de le dire, y est forcément creusé au milieu, où il s'arrondit dans la partie de la jupe qui est un peu froncée dans la couture, afin de former le bouffant à droite et à gauche du petit manteau abbé qui retombe dessus.

Le vêtement n'a pas de côté, ou plutôt celui-ci est attenant au devant, lequel présente une pince sous le bras qui doit tenir lieu de petit côté (c'est seulement avec le dos large à la taille que cette coupe peut réussir); une autre pince, pratiquée devant, dessine tout à fait la ceinture, et le bas du devant s'arrondit gracieusement à la manière des vêtements de chasse Louis XV.

La manche est unie, à coude, avec indication en ligne pointillée de l'échancrure du dessous.

La pèlerine, retombant un peu sur le haut de manche, est disposée avec une pince qui, en dessinant bien l'épaule, la fait parfaitement tenir sur celle-ci.

Elle est échancrée au milieu, et le dessous de la garniture est complété par un pan ou petit manteau abbé.

Nous ne donnons pas le patron de ce pan, qui ne se compose que d'une bande d'étoffe, satin ou faye, large d'environ 20 cent. si on le fait tout plat, et du double de cette largeur si on l'exécute avec un gros pli plat.

Pour la garniture, comme pour l'emploi d'étoffe nécessaire à l'exécution de ce modèle, nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer à la description de la planche 909.

Nous répéterons cependant ici que, pour exécuter isolément ce modèle, il faut cinq mètres de faye et un mètre cinquante de satin; l'une et l'autre de ces étoffes en 70 de large au moins.

Les bouillons, posés tant au bord de la pèlerine qu'au bord du bas de la casaque, sont montés sur l'étoffe à plat de l'un et de l'autre; mais ce volant, disposé à plis d'orgue, fixés comme l'indique le dessin, prolonge le vêtement. Un semblable volant prolonge le pan du dos ou manteau abbé, mais il n'a pas de bouillon pour tête; cela le rendrait trop volumineux.

THRIFOCCQ.

NOTA. — Nous avons dit plus haut que les tailles de dos se coupent généralement larges; cette particularité s'applique également aux corsages de toutes les robes dans beaucoup de maisons en renom.

A la prochaine occasion où nous publierons un patron de corsage, nous le donnerons dans cette coupe, que nous ne trouvons pas belle, mais qui a cependant le mérite de la nouveauté.

T.

DESCRIPTION DES BRODERIES

1. Une parure point russe, col marin.
2. Pantoufle, soutache application.
3. Ecusson, plumetis.
4. Id. id.
5. Bande soutachée pour jupon.
6. Entre-deux, soutache.
7. Diminutif du n° 6.
8. P. H. enlacés.
9. Entre-deux pour jupon, soutache russe.
10. Entre-deux, galon et soutache.
11. Bouquet assorti au n° 6.
12. Bordure pour chemise.

PLANCHE 909

Première toilette. — Costume de ville entièrement noir. Première jupe de faye dont la moitié inférieure est montée au haut de la jupe plate comme un grand volant formant des tuyaux d'orgue. Tunique pareille, ornée d'un volant plus petit dont la tête est fixée par un bouillonné à tête, en satin noir et les côtés échan-crés ornés d'un gros chou de satin. Petit paletot rond et demi-bouffant derrière, court et arrondi devant, avec volant et bouillonné à tête rappelant celui de la tunique, et du haut, pèlerine courte, échan-crée au milieu du dos, garnie d'un bouillonné à tête tout autour, d'un chou de satin dans l'échancrure et partant un pan ou tout étroit manteau-abbé qui s'échappe de dessous le chou pour retomber jusque vers le bas du paletot, où il se termine aussi par un volant monté à tuyaux.

Cette charmante toilette, sortie de la maison Le-clère-Volant, a un cachet d'élégance tout particulier et ne présente aucune excentricité de mauvais aloi.

On l'exécute en faye, avec garniture de satin, ainsi que nous l'indiquons plus haut, en employant, en moyenne, 11 mètres de faye en 70 pour la jupe et la tunique, et 5 mètres de la même faye pour le paletot, puis environ 3 mètres 50 de satin pour les bouillons et les choux.

Quand nous disons 11 mètres de faye pour les deux jupes, il est entendu que celle de dessous n'est en faye que dans sa partie tryauté, dont la largeur est presque triple d'une largeur de jupe ordinaire. Si la partie du haut, coupée sans pli, devait être en pareille, il faudrait 2 mètres 50 de plus.

Chapeau-fanchon en velours noir avec une grosse touffe mélangée de fleurs de velours rouge et de feuilles vert clinquant. Derrière la fanchon, mantille courte de blonde espagnole faisant barbe devant. Au sommet, large nœud de velours plat assorti avec fleurs devant.

Gants gris perle. Bottines de chagrin noir.

Deuxième toilette. — Robe de faye brune ornée de galons et velours noir: la première jupe forme, sur le devant, un pli cloche très court, et l'étoffe redescend ensuite en draperie de chaque côté jusqu'au bas du jupon de dessous, à la manière des robes moyen âge, de façon à ce que le bas du devant de la sous-jupe, en faye bleue plissée à tuyaux, est parfaitement découvert et donne de la couleur au costume. Le bas de jupe de la robe brune est ornée de galons noirs qui décrivent des trèfles à la hussarde ou grands nœuds hongrois, dont l'intérieur est ombré par des festons formés d'une petite passementerie fine et de couleur brune. Le vêtement est une casaque ajustée, demi-longue, bordé de galons noirs ornés intérieurement de passementerie très fine; les lés de devant de cette casaque forment des hoches entourés de la même garniture, et du haut une semblable ornementation dessine une pèlerine à pointes chinoises, ornée de glands en passementerie. Les manches sont à coude, ornées du bas d'une même garniture qui forme un revers à pointe.

Cette toilette, également établie dans les ateliers de la maison Leclère-Vollant, présente une originalité de bon goût. On pourrait l'établir en drap brun et drap bleu aussi bien qu'en faye. En cette dernière étoffe, le paletot ajusté et la première jupe emploient, en moyenne, 12 mètres de faye brune, et le jupon

de dessous 5 mètres de faye bleue, pour sa partie plissée 8 mètres en tout. Si la jupe est entièrement du même tissu, le haut coupé est plat jusqu'à moitié.

Chapeau-fanchon orné en diadème par de petites coques de velours bleu tout le tour. Lingerie de mousseline ornée de valenciennes. Gants paille. Bottines de satin marron à talons hauts et petits, nœud sur le milieu du pied.

AVIS IMPORTANT

Les réclamations non accompagnées d'une des dernières bandes du journal seront considérées comme non avenues, cette formalité étant indispensable pour qu'il y soit fait droit.

CORRESPONDANTS

Pour Lyon : chez M^{me} PHILIPPE BAUPIER, au Bureau central, rue Gasparin, 29.

Pour la Belgique et la Hollande :

M. BOUSQUET DE TOURTOUR, grande place, n° 28. (Entrée particulière, rue des Harengs, n° 20, à Bruxelles.)

Pour toute l'Angleterre :

A Londres, chez M. Edouard CARRIÈRE, 57, Davies street, Berkeley square.

Correspondants pour l'Autriche, l'Allemagne, la Prusse et la Russie :

Aux directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

Pour la Toscane et les Etats Romains :

M. Joseph KIERNERK, rue Cerretoni, près l'hôtel d'York, n° 4663, premier étage, à Florence.

Agent for North America : S. T. TAYLOR, 391 Canal-Street, New-York.

LA FRANCE ÉLÉGANTE

ET

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

SE PUBLIE EN DEUX ÉDITIONS

L'ÉDITION MENSUELLE

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

- 1° 12 numéros grand in-8°, format de luxe,
- 2° 24 gravures de modes coloriées,
- 3° 12 patrons découpés de grandeur naturelle, de robes ou confections.

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 10 fr. ; Départements, 12 fr. ; six mois : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr.

L'ÉDITION BI-MENSUELLE

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

- 1° 24 numéros grand in-8°, format de luxe,
- 2° 36 gravures de modes coloriées,
- 3° 12 planches de broderies, morceaux de musique crochet ou tapisserie.
- 4° 24 patrons découpés de grandeur naturelle de robes ou confections.

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 15 fr. ; Départements, 18 fr. ; six mois : Paris, 8 fr. ; Départements, 10 fr.

Etranger, selon les destinations.

de dessous 5 mètres de faye bleue, pour sa partie
 plissée 8 mètres en tout. Si
 du même tissu, le
 Chapeau-fanchon
 coques de velours
 mousseline ornée de
 tines de satin marr
 sur le milieu du piec

CORRESPONDANTS

Lyon : chez M^{me} PHILIPPE BAUPIER, au
 central, rue Gasparin, 29.
 la Belgique et la Hollande :
 SOUSQUET DE TOURTOUR, grande place,
 (Entrée particulière, rue des Harengs,
 Bruxelles.)
 toute l'Angleterre :
 andres, chez M. Edouard CARRIÈRE, 57, Da-
 et, Berkeley square.
 spondants pour l'Autriche, l'Allemagne,
 e et la Russie :
 directeurs des postes de Cologne et de
 ck (Prusse).
 a Toscane et les Etats Romains :
 eph KIERNERK, rue Cerretoni, près l'hôtel
 n° 4663, premier étage, à Florence.
 for North America : S. T. TAYLOR,
 l-Street, New-York.

AVIS

Les réclamations
 dernières bandes du
 comme non avenues,
 sable pour qu'il y soit



ÉGANTE

ET DE L'ENFANCE

LE MON

L'ÉDITION

PARAISSANT LE 15 DE

- 1° 12 numéros grand i
- 2° 24 gravures de mod
- 3° 12 patrons découpés
 robes ou confecti

L'ÉDITION BI-MENSUELLE

LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

éros grand in-8°, format de luxe,
 ures de modes colorisées,
 ches de broderies, morceaux de musique
 et ou tapisserie.
 ns découpés de grandeur naturelle de
 ou confections.

Prix d'abo

Un an : Paris, 10 fr. ; Départements, 12 fr. ; six
 mois : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr.

Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 15 fr. ; Départements, 19 fr. ; six
 mois : Paris, 8 fr. ; Départements, 10 fr.

Etranger, selon les destinations.